

Lukasz Szkopinski

Université de Łódź

 <https://orcid.org/0000-0002-0486-600X>

lukasz.szkopinski@uni.lodz.pl

« Le fondement d’une affreuse existence », ou ce que boivent les princes des ténèbres

RÉSUMÉ

La Vampire, ou la vierge de Hongrie (1825) d’Étienne-Léon de Lamothe-Langon (1786-1864) fait partie d’un groupe fort hétérogène de romans gothiques, genre particulièrement fécond à la fin du XVIII^e et au début du XIX^e siècle. Le but principal de la présente étude est d’analyser le rôle joué par le sang dans l’ouvrage en question. Afin de mieux développer cet aspect du roman, nous esquisserons d’abord l’avènement du concept de vampire en Europe occidentale au XVIII^e siècle, en mettant particulièrement l’accent sur le rôle de Dom Augustin Calmet (1672-1757) et de son *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires* (1751) dans ce processus. Par la suite, nous nous pencherons sur la manière dont Lamothe-Langon explore les traits typiquement vampiriques en construisant le personnage principal de son ouvrage, la démoniaque Alinska.

MOTS-CLÉS – littérature française, Lamothe-Langon, vampire, roman gothique, sang

“The Foundation of a Frightful Existence”, or What Princes of Darkness Drink

SUMMARY

La Vampire, ou la vierge de Hongrie [*The Vampire, or the Hungarian Virgin*] (1825) by Étienne-Léon de Lamothe-Langon (1786-1864) belongs to a very heterogeneous field of Gothic fiction, a genre which was particularly popular in the late 18th and the early 19th centuries.

The main purpose of the present study is to examine the role played by blood in the analysed work. In order to demonstrate this aspect of the novel more successfully, it will be preceded by a general overview of the gradual popularisation of the vampire as a concept in the 18th-century Western Europe, with a particular emphasis placed on the role of Dom Augustin Calmet (1672-1757) and his *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires* [*Treatise on the Apparitions of Spirits and on Vampires*] (1751) in this process.

Thereafter, a more detailed consideration will be given to the way in which Lamothe-Langon explores the typical vampiric traits while portraying the main character of his book, namely the demonic Alinska.

KEYWORDS – French literature, Lamothe-Langon, vampire, gothic novel, blood

L'immense succès du roman gothique de la fin du XVIII^e siècle et l'avènement du romantisme encouragent une nouvelle génération d'écrivains français à essayer leurs forces dans le genre terrifiant, toujours très à la mode en Europe au début du XIX^e siècle. Parmi les résultats de ces tentatives, souvent médiocres et communs, nous trouvons des ouvrages qui, sans pouvoir prétendre au rang de chef-d'œuvre de la littérature française dans le sens classique du terme, constituent des exemples intéressants et originaux du roman noir de cette période.

La Vampire, ou la vierge de Hongrie, publié en 1825 par Étienne-Léon de Lamothe-Langon (1786-1864), appartient sans doute à cette catégorie. Le roman raconte l'histoire d'une paysanne hongroise, Alinska, qui tombe amoureuse d'Édouard Delmont pendant le séjour de ce dernier en Hongrie avec l'armée napoléonienne. Le soldat partage les sentiments de la jeune femme et il promet de l'épouser. Afin de se prouver mutuellement leur ardeur amoureuse, les jeunes gens font un pacte de sang. Or Delmont doit revenir à Paris pour régler ses affaires, et ses sentiments pour Alinska s'altèrent progressivement. Enfin, il en épouse une autre, Hélène, et il devient père de deux enfants. C'est déjà sous une forme vampirique qu'Alinska vient en France pour assouvir sa vengeance.

Dans le premier temps de la présente étude, nous examinerons brièvement l'apparition progressive du concept de vampire dans l'Europe occidentale du XVIII^e siècle et le rôle de Dom Augustin Calmet dans ce processus. Nous passerons ensuite à la présentation des traits vampiriques d'Alinska pour, enfin, nous concentrer sur le motif du sang dans le roman analysé.

1. Le progrès du mythe vampirique au XVIII^e siècle

Un demi-siècle après la publication du roman, l'étymologie du mot *vampire* posait encore quelques problèmes. Le *Dictionnaire étymologique de la langue française usuelle et littéraire* (1863) d'Adolphe Mazure affirme à tort que « le mot et la fiction des vampires viennent des pays scandinaves, par l'Allemagne »¹. Dix ans plus tard, Émile Littré, dans son *Dictionnaire de la langue française* (1873), semble préférer ne pas entrer dans des détails polémiques, en affirmant qu'il s'agit d'un « mot venu d'Allemagne, mais non d'origine germanique »². Enfin, le *Dictionnaire d'étymologie française* (1873) d'Auguste Scheler offre aux lecteurs la définition la plus proche de celle la plus répandue aujourd'hui, indiquant notamment que le mot est effectivement venu d'Allemagne mais qu'il est d'origine serbe³.

¹ A. Mazure, *Dictionnaire étymologique de la langue française usuelle et littéraire*, Paris, Belin, 1863, p. 527-528.

² É. Littré, *Dictionnaire de la langue française*, t. IV, Paris, Hachette, 1873, p. 2419.

³ A. Scheler, *Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne*, Bruxelles / Londres, 1873, p. 455.

La Serbie n'apparaît pas dans ce contexte sans raison. C'est bien à Kisilova⁴, sur le territoire de la Serbie contemporaine à cette époque-là sous domination autrichienne, en 1725, qu'on recensa l'un des premiers cas bien documentés et très médiatisés de vampire présumé. Un compte rendu de l'incident de Petar Blagojević⁵ fut d'abord publié dans le *Wienerisches Diarium*, le 21 juillet 1725, et immédiatement repris par d'autres journaux et revues. Un cas semblable, celui d'Arnold Paole, fut cité en 1727 à Medveđa, en Serbie actuelle, avec une enquête officielle et un procès-verbal rédigé à Belgrade en 1732. La publication de nombreux témoignages et de rapports liés à ces deux histoires se trouve à l'origine des premières occurrences du mot *vampire*⁶ et de la diffusion rapide de ce sujet sous la forme de différents traités. Margherita Botto remarque, à juste titre, qu'il s'agit dans ce cas d'un « processus de transtextualisation du discours administratif, ethnologique et des 'médiats' au discours 'scientifique' »⁷. Parmi les premiers traités sur les vampires, on mentionnera en premier lieu *De masticatione mortuorum in tumulis* [*De la mastication des morts dans leurs tombeaux*] (1728) de Michael Ranft et *Dissertatio de Vampyris Serviensibus* [*Dissertation sur les vampires serbes*] (1733) de Johann Heinrich Zopfius.

Cependant, c'est un bénédictin français, Dom Augustin Calmet (1672-1757), qui propose l'analyse la plus détaillée des vampires dans son ouvrage *Dissertations sur les apparitions des anges, des démons et des esprits, et sur les revenants et vampires de Hongrie, de Bohême, de Moravie et de Silésie*, publié en 1746. Cinq ans plus tard, Calmet en propose une nouvelle édition, revue et augmentée, intitulée *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenants de Hongrie, de Moravie, etc.* Dans son ouvrage, Calmet décrit et examine de multiples récits d'apparitions prétendues de vampires ainsi que leur origine, tout en soulignant leur caractère fictif. Néanmoins, la réception du traité fut fort négative. Louis de Jaucourt, dans son article de l'*Encyclopédie* consacré au vampire (1765), observe que « le p. Calmet a fait sur ce sujet un ouvrage absurde dont on ne l'aurait pas cru capable, mais qui sert à prouver combien l'esprit humain est porté à la superstition »⁸, tandis que Voltaire, dans *Le Dictionnaire philosophique* (1764), remarque à propos des vampires : « Calmet enfin devint leur historiographe, et

⁴ Aujourd'hui, ce village correspond probablement à Kisiljevo.

⁵ Ce nom serbe est souvent rapporté sous la forme « Plogojowitz » dans la presse et dans la littérature.

⁶ Quelques récits isolés portant sur le phénomène du vampirisme furent publiés à la fin du XVII^e siècle en Angleterre et en France, mais tantôt ils n'emploient pas de terme concret en se référant à la créature en question, tantôt ils utilisent un mot autre que *vampire* pour la désigner (par exemple le mot polonais *upiór* ou des termes semblables, comme *upyr*). Cf. K.M. Wilson, « The History of the Word 'Vampire' », *Journal of the History of Ideas*, Vol. 46, n° 4, (Oct.-Dec.) 1985, p. 577-583.

⁷ M. Botto, « Le palimpseste du vampire », *L'Intertextualité*, éd. Nathalie Limat-Letellier et Marie Miguët-Ollagnier, *Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, 637, 1998, p. 165-192.

⁸ L. de Jaucourt, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, 1765, t. 16, p. 828.

trahit les vampires comme il avait traité l'Ancien et le Nouveau Testament, en rapportant fidèlement tout ce qui avait été dit avant lui »⁹. Il se peut que les auteurs de ces commentaires n'aient pas compris les véritables motivations de Calmet, ou qu'ils n'aient pas lu son traité de manière assez attentive, mais il nous semble plus probable que le sujet même de l'ouvrage était de nature à lui attirer leur moquerie méprisante¹⁰. Malgré cette réception froide de la part des philosophes, l'influence de Calmet sur le développement du thème vampirique en France fut considérable. La pénétration rapide du mot *vampire* dans la langue française constitue la meilleure illustration de cette thèse. Le *Dictionnaire universel françois et latin (Dictionnaire de Trévoux)*, dans son édition de 1752, c'est-à-dire dans sa première édition après la parution de l'ouvrage de Calmet, contient déjà une entrée *vampire*, quoiqu'elle se limite à un renvoi au terme *stryge*¹¹ (« voyez stryge : c'est la même chose »). Dans l'édition suivante (1771), nous observons un renversement des rôles puisque la même définition est appliquée au mot *stryge* (avec une note supplémentaire « Voy. VAMPIRES, qui signifie la même chose »), tandis qu'une entrée beaucoup plus détaillée est consacrée au terme *vampire*.

Grâce à l'ouvrage de Calmet, « le vampire devient une forme universelle de l'imaginaire »¹², pour reprendre l'expression de Florent Montclair. Une « forme », ajoutons-le, qui, sous l'influence du roman terrifiant et de l'imagination frénétique du romantisme naissant deviendra un des grands mythes de la culture populaire.

2. Les traits vampiriques d'Alinska

Non seulement le *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires* était parfaitement connu de Lamothe-Langon, mais il eut une influence considérable sur son roman. Il suffit d'observer que l'auteur remplit presque treize pages de sa préface avec les citations exactes de l'ouvrage de Calmet pour se rendre compte que la base théorique de l'écrivain concernant les traditions vampiriques repose entièrement sur le traité en question. Par conséquent, il est peu surprenant que la définition d'un vampire proposée par Lamothe-Langon correspond tout à fait à celle de Calmet :

⁹ Voltaire, *Œuvres complètes*, vol. VI, Paris, Renouard, 1819, p. 449.

¹⁰ Une critique d'autant plus facile que Calmet ne pouvait plus y répondre, étant mort en 1757.

¹¹ L'assimilation de ces deux termes est sans doute due à Calmet qui compare le concept du vampire, à l'époque presque complètement inconnu au lecteur français, à celui, plus familier, de la stryge. Comme l'observe Florent Montclair, « [t]out en reconnaissant la spécificité du *vampire* comme manifestation d'Europe orientale, il [Calmet] le compare à la *stryge* (ou *stryge*) qui, dans l'imaginaire de l'époque, fortement marqué par la latinité, est signifiante » (*Le Vampire dans la littérature romantique française 1820-1868*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2010, p. 9).

¹² *Ibid.*, p. 10.

Les Vampires sont principalement célèbres dans la Hongrie, la Moravie, l'Épire, et les îles de la Grèce. Là, on croit fermement à l'existence de ces Êtres mystérieux, n'appartenant ni à la mort ni à la vie, et tenant néanmoins à l'une et à l'autre ; à ces cannibales du tombeau, qui, prenant, lorsque la pierre sépulcrale les recouvra, des goûts affreux qu'ils ne possédaient pas auparavant, viennent sucer le sang humain pour contenter une soif effroyable, et porter même au sein de leur famille l'épouvante et la désolation (I, viii-ix)¹³.

Le critère géographique de cette définition joue un rôle important dans le roman : d'une part, les origines hongroises d'Alinska sont souvent mises en relief pour lui donner l'attrait d'un certain exotisme¹⁴ ; d'autre part, elles contribuent à créer une juxtaposition stéréotypée entre sa culture, présentée comme fruste, sauvage et pétrie de toute sorte de superstitions, et une France civilisée et moderne. Raoul, le domestique préféré du colonel, résume à merveille cette vision quand il affirme : « en Hongrie, passe, ce sont des barbares, mais en France le diable a perdu ses droits » (I, 115).

Quant à la manière de présenter Alinska, Lamothe-Langon insiste d'une façon particulière sur un autre élément qu'il mentionne déjà dans sa préface, à savoir la nature ambiguë des vampires en tant qu'êtres se trouvant entre les deux mondes, comme en témoigne le passage suivant :

En parlant ainsi, la belle étrangère semblait ne point appartenir à la terre ; ses formes hautes et sveltes tout à la fois, la vague incertitude qui éclatait dans son regard, les marques de l'indignation empreintes dans ses traits, et qui donnaient à sa bouche une expression terrible, pouvaient la faire prendre pour une de ces intelligences redoutables, intermédiaires entre l'homme et la divinité, et que celle-ci investit quelquefois d'une portion de sa toute-puissance, pour le châtement de la perversité humaine (I, 91).

Cela est vrai aussi pour son vieux domestique dévoué, Ladislav, « si cassé, si pâle, si défait, qu'il ressemble moins à un vivant qu'à un habitant de l'autre monde » (I, 49).

Cette dualité déconcertante renforce aussi l'ambiance énigmatique et insaisissable qui entoure la jeune Hongroise. Elle devient « la belle, la mystérieuse dame » (I, 61) ou « la mystérieuse Alinska » (I, 78), et l'on nous assure que :

[...] il y avait dans tous ses traits quelque chose d'incompréhensible, des rapports indéfinissables, qu'on ne pouvait se lasser d'examiner sans jamais parvenir à se rendre compte à soi-même si c'était du plaisir qu'ils procuraient, ou une terreur bien extraordinaire (I, 142).

¹³ Toutes les citations de l'ouvrage proviennent de l'édition suivante : Étienne-Léon de Lamothe-Langon, *La Vampire, ou la vierge de Hongrie*, Paris, M^{me} Cardinal, 1825. Le volume et la page sont indiqués entre parenthèses après chaque citation.

¹⁴ D'ailleurs, le fait que le nom d'Alinska fasse penser à un patronyme polonais plutôt que hongrois montre assez que Lamothe-Langon, au lieu d'insister sur la réalité sociolinguistique, voulait offrir au lecteur français une connotation vaguement liée à l'Europe de l'Est.

Enfin, Alinska incarne « l'odieux mélange d'une céleste douceur et d'une vivacité redoutable » (I, 144). Ce contraste omniprésent qui la caractérise tout au long du roman revêt parfois une forme physique, il devient palpable. Tel est le cas lors de sa rencontre avec Raoul qui « ressentit, à l'endroit où Alinska l'avait frappé, une commotion extraordinaire ; il lui sembla passer rapidement du milieu d'une fournaise ardente, dans un océan de glace ; mais ce sentiment disparut aussitôt que la main qui l'enfantait se fut retirée » (I, 93).

3. Le sang et ses fonctions dans le roman

Élément incontournable de l'univers vampirique et composante fréquente du genre terrifiant, le motif du sang joue un rôle extrêmement important dans l'ouvrage. D'un point de vue biologique, il devrait être d'abord considéré comme une boisson nutritive¹⁵. Quoique les habitudes alimentaires d'Alinska soient à peine mentionnées dans le texte, on y trouve quelques passages fort évocateurs. La présence du sang dans ce contexte n'est parfois qu'implicite, surtout au début. À titre d'exemple, dans la scène du dîner au château, le narrateur observe : « vainement la pressait-on de manger davantage, elle refusait obstinément les meilleurs mets ; se contentant d'un peu de viande, qu'elle suçait, car elle paraissait ne point aimer les végétaux » (II, 101). Dans un autre fragment, Raoul « vit, ou crut voir le vieux serviteur [Ladislas], penché sur elle, verser dans sa bouche une liqueur rouge » (I, 199-200). En revanche, dès que le lecteur perd toute illusion quant aux intentions atroces d'Alinska, le rythme de l'action s'accélère et son besoin de sang devient beaucoup plus explicite : « elle pose sa bouche fétide sur la bouche pure de l'enfant, et semble boire à longs traits le sang qu'elle aspire de la poitrine de cet être infortuné » (II, 132-133). L'intensification de sa soif atteint son apogée dans la scène finale, quand Alinska déclare : « J'ai soif, grande soif !! », ajoutant : « Ce ne sont pas des rafraîchissements que je demande ! il me faut du sang ! et le tien, Édouard !! » (III, 247).

Or, le sang ne constitue pas uniquement la nourriture physique des vampires : c'est leur essence vitale, la condition *sine qua non* de leur survie. Ce type de références semble particulièrement lié à l'état intermédiaire entre la vie et la mort de « ces larves de la chrétienté » (I, 171), concept déjà signalé dans la section précédente. Par conséquent, à maintes reprises ces deux aspects apparaissent ensemble au sein d'un même passage. Ainsi nous assure-t-on que, « dans l'ombre des nuits, [les vampires] vont chercher dans les veines d'un malheureux, dont ils

¹⁵ Joëlle Prunghaud propose dans ce contexte une comparaison intéressante entre le sang et le lait maternel (« [i] faut souligner l'importance de la nature liquide de cette nourriture, qui peut de ce fait être associée au lait maternel, substance nourricière », « Le non-vieillir et la fable du vampire », *Figures du vieillir*, éd. A. Montandon, Presses Universitaires Blaise Pascal, Cahiers de recherches du CRLMC, 2005, p. 48).

sucent le sang, le fondement d'une affreuse existence qui n'est point entièrement la vie, et qui néanmoins s'éloigne du trépas » (I, 172). Raoul quant à lui insiste sur le fait que « ces êtres, qui ne sont ni morts ni vivants, [...] sucent sans relâche un sang nécessaire à soutenir leur odieuse existence » (II, 12). Le processus d'absorption du sang par les vampires et son influence sur leurs victimes révèle encore un signe distinctif de ces êtres diaboliques, à savoir leur nature parasitique. Vers la fin du premier volume, Alinska déclare : « mon sang ne peut couler, car je n'ai plus de sang, il y a longtemps qu'il s'est épuisé jusqu'à la dernière goutte ; celui qui le remplace ne me manquera pas, je sais où le renouveler » (I, 197). En lisant ces paroles, on pourrait avoir l'impression que le sang humain constitue une source inépuisable, pour ne pas dire « renouvelable ». Et pourtant, ce constat n'est vrai que pour les vampires, lesquels ont un nouveau « donneur » toujours à leur portée. Pour les êtres humains, au contraire, ce parasitage sanglant mène inévitablement à la mort. Citons l'exemple d'Hélène qui, peu à peu, commence à soupçonner qu'elle est victime d'un vampire. Elle note que pendant les visites nocturnes de son persécuteur « la substance de [sa] vie disparaît par degré » (III, 89-90) et met clairement en relation son « plus haut degré d'épuisement » avec les attaques du « démon insatiable qui, goutte à goutte, buvait son sang » (III, 151).

Le sang dans le roman possède une autre signification notable. Étant une représentation matérielle de l'existence humaine, il symbolise l'engagement le plus sacré, inviolable, dont la force dépasse la mort même. C'est justement un tel pacte qu'Édouard et Alinska signèrent en Hongrie :

un soir, après une journée tout entière passée dans les plus délicieux plaisirs, il se perça le bras avec un fer aigu, et du sang tiré de cette légère plaie, il écrivit une promesse de mariage qu'il confia à la loyauté de son amie. Entraînée par cette action, elle se hâta de l'imiter. Le double pacte, suivant l'antique usage de la contrée, fut déposé durant cinq nuits sous la pierre d'un sépulcre ; et dès lors, l'engagement dut être ratifié dans le ciel. On ne doute point, dans la Hongrie, que, par une action semblable, deux amants ne soient liés irrévocablement l'un à l'autre : toute union qui ne serait pas contractée entre eux ne pourrait être heureuse. Enfin, la fille vierge, fiancée de cette façon, peut soulever la tombe qui la couvre après sa mort, pour tourmenter, en manière de Vampire, le perfide qui l'a abandonnée (II, 68-69).

La violation de cet acte sacré par Édouard provoquera le suicide et la vengeance consécutive de la Hongroise pour qui leur pacte restait toujours en vigueur. Alinska n'arrive pas à comprendre comment son bien-aimé a pu se croire en mesure de le rompre. « N'est-ce pas avec le sang de ses veines qu'il signa la promesse de n'aller jamais à l'autel qu'avec moi ? » (I, 89), se demande-t-elle. Selon Alinska, leur engagement mutuel, de nature divine, avait une nette prééminence sur les lois terrestres qui régissaient son mariage avec Hélène. Une dérogation à leur engagement éternel lui paraît tout à fait inconcevable : « Ai-je repris la promesse qu'à mon tour je signai de mon propre sang ? n'est-elle pas

encore au pouvoir d'Édouard ? Est-il époux légitime selon les lois du ciel ? » (I, 90). Qui plus est, elle semble convaincue qu'elle-même ne peut pas révoquer leur pacte quand elle assure Édouard que sa vengeance ne dépend plus d'elle, mais de « celui qui punit tous les parjures » (II, 238).

Finalement, le sang représente dans l'ouvrage une molécule de l'humanité qui persiste chez Alinska malgré sa transformation en vampire. Bien qu'elle affirme que le sang ne coule plus dans ses veines, la jeune femme n'en est pas complètement dépourvue : Raoul aperçoit, « au-dessous du sein gauche de la Hongroise, une blessure de laquelle s'échappaient quelques gouttes de sang » (I, 195-196). Au premier abord, elle cache les circonstances qui entourent cette plaie mystérieuse et se contente de dire que « [sa] blessure passée saigne encore, et le temps [...] a perdu le droit de la cicatriser » (I, 88). C'est vers le dénouement de l'histoire que le lecteur découvre la vérité, la blessure étant la conséquence sanglante du suicide d'Alinska causé par l'infidélité d'Édouard. Ainsi, sous cette forme sanglante, le passé tragique continue à tourmenter la jeune femme même après sa mort, jusqu'à son anéantissement définitif quand le sang abandonne enfin d'une manière profondément symbolique le corps de cette créature démoniaque¹⁶.

* * *

L'incorporation du concept de vampire dans l'imaginaire occidental constitue un cas curieux : presque complètement inconnu au début du XVIII^e siècle, après seulement cent ans il s'est converti en un thème littéraire en vogue pour prendre finalement une place importante et définitive dans la culture populaire contemporaine. Force est de noter que le *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires* de Dom Augustin Calmet contribua largement à ce phénomène.

La Vampire, ou la vierge de Hongrie s'inscrit parfaitement dans le processus qui va de la découverte et de l'épanouissement du mythe vampirique à son adaptation aux besoins artistiques du XIX^e siècle. Le roman de Lamothe-Langon associe d'une manière très visible deux grandes sources d'inspiration. D'un côté, il puise aux premiers ouvrages romantiques consacrés aux vampires, tels que *Le Vampire* de John William Polidori (1819) et ses traductions et adaptations françaises. De l'autre, il repose fermement sur le fondement théorique exposé par Calmet.

La connaissance approfondie de cette base permet à Lamothe-Langon de peindre chez Alinska de nombreux traits typiques d'un vampire, comme son caractère énigmatique et souvent contradictoire, élément essentiellement lié à son état intermédiaire entre la vie et la mort. L'exploration du motif du sang dans l'ouvrage joue un rôle capital pour cette présentation de l'univers vampirique.

¹⁶ « Le cadavre de la Hongroise venait de tomber sur le plancher, et de trois blessures alors r'ouvertes s'épanchaient les flots d'un sang impur et corrompu » (III, 251-252).

La forme liquide du sang le transforme en une boisson doublement énergétique : il constitue une source d'alimentation, dans le sens physique du terme, tout en procurant une force surnaturelle et immatérielle. Il convient aussi de souligner la dimension symbolique du sang qui incarne la part humaine d'Alinska ainsi qu'une garantie sacrée et irrévocable de son pacte avec Édouard.

Bibliographie

- Botto, Margherita, « Le palimpseste du vampire », *L'intertextualité*, éd. Nathalie Limat-Letellier et Marie Miguët-Ollagnier, *Annales littéraires de l'Université de Franche-Comté*, 637, 1998
- Calmet, Augustin, *Traité sur les apparitions des esprits et sur les vampires ou les revenants de Hongrie, de Moravie, etc.*, Paris, Debure l'aîné, 1751
- Jaucourt, Louis de, *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 16, 1765
- Lamothe-Langon, Étienne-Léon de, *La Vampire, ou la vierge de Hongrie*, Paris, M^{me} Cardinal, 1825
- Littré, Émile, *Dictionnaire de la langue française*, t. IV, Paris, Hachette, 1873
- Mazure, Adolphe, *Dictionnaire étymologique de la langue française usuelle et littéraire*, Paris, Belin, 1863
- Montclair, Florent, *Le Vampire dans la littérature romantique française 1820-1868*, Presses universitaires de Franche-Comté, 2010
- Prungnaud, Joëlle, *Figures du vieillir*, éd. Alain Montandon, Presses Universitaires Blaise Pascal, Cahiers de recherches du CRLMC, 2005
- Scheler, Auguste, *Dictionnaire d'étymologie française d'après les résultats de la science moderne*, Bruxelles / Londres, 1873
- Voltaire, *Œuvres complètes*, vol. VI, Paris, Renouard, 1819
- Wilson, Katharina M., « The History of the Word 'Vampire' », *Journal of the History of Ideas*, Vol. 46, n° 4, 1985, p. 577-583

Lukasz Szkopiński – est maître de conférences à l'Institut d'Études romanes de l'Université de Łódź. Ses recherches portent principalement sur la littérature française de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle. Il est auteur du livre *L'Œuvre romanesque de François Guillaume Ducray-Duminil* (Paris, Classiques Garnier, 2015) ainsi que de nombreux articles concernant, entre autres, la littérature révolutionnaire en France, la correspondance de la reine Marie-Antoinette et l'argot français. Lukasz Szkopiński est directeur de la revue scientifique *e-Scripta Romanica*.